Monteverdi : Livres I, II, III de madrigaux (Paul Agnew, Les Arts Florissants). Dossier spécial



CD événement. CREMONA : Livres I,II,III par Les Arts Florisants et Paul Agnew. Cremona. *Livres I, II, III de madrigaux de Monteverdi par* ***Les Arts Florissants et Paul Agnew.*** *Après la parution du premier volume de l'intégrale des madrigaux de Monteverdi (volume 1 : Mantova : Livres IV, V, VI), Les Arts Florissants font paraître le second volet, celui dédié aux premiers recueils du jeune Monteverdi, soit à édités à Crémone dès 1587 (Livre I) où le jeune compositeur assimile et dépasse déjà l'écriture polyphonique en imitation (Ars perfecta) légué par Lassus et Palestrina ; très vite, dans le Livre II (1590) où s'affirme la gravità expressive des poèmes du Tasse, Monteverdi réinvente la langue musicale à présent inféodée au texte souverain (Secunda prattica) : en servant le verbe, les émotions – amour, désir, langueur, blessures des cœurs amoureux -, Claudio réalise peu à peu la révolution baroque qui mène à l'opéra : dissonances nouvelles et utilisées de façon mesurée expriment une nouvelle caractérisation plus dramatique du texte. Les Livres de madrigaux racontent très précisément le passage des esthétiques, de la Renaissance tardive au Baroque premier : de l'abstraction collective à l'affirmation du sentiment grâce à l'intelligibilité recouvrée du texte. En 1686, 1590, et 1592, soit les trois années de publication de ses trois premiers recueils, Claudio Monteverdi*

âgé d'une vingtaine, élabore le grand chantier vocal et musical parmi les plus décisifs de l'histoire européenne… Paul Agnew nous en offre aujourd'hui grâce au disque, le nouveau volet en un coffret événement. En orfèvre du poème musical, le directeur musical adjoint des Arts Florissants (aux côtés de William Christie) éclaire ce laboratoire madrigalesque spectaculaire ; en un florilège, il nous en propose les avancées les plus déterminantes.

Contexte



A la naissance de Monteverdi (Cremona, 1567), Glareanus et Zarlino, considèrent que la musique sacrée d'alors, Ars Perfecta, – subtil contrepoint d'origine franco-flamande-, incarnant la perfection, ne peut guère être dépassée. Les compositeurs tels Josquin des Prés ou Gombert ont atteint l'excellence : quel progrès pourrait-il être accompli après eux ? C'est omettre la recherche de certains auteurs pour lesquels l'expression du sentiment et la clarification des enjeux émotionnels du verbe doivent aussi être les nouvelles pistes pour régénérer le langage musical : ainsi Vicentino et Galilei conduisent-ils un travail différent qui affirme la primauté du texte. Si le contrepoint de l'ars perfecta confine à l'abstraction (et son élévation affleurant la notion même d'idéal divin), les nouveaux compositeurs souhaitent a contrario souligner l'acuité et l'intelligibilité concrète du texte comme un défi musical nouveau. Si le texte sacré se perd dans les entrelacs de la construction contrapuntique comment dès lors impliquer les fidèles, et faire en sorte qu'ils se

sentent partie prenante du rituel liturgique ? Réunis au Concile de Trente, en 1560, les évèques avaient débattu de cette question essentielle. Soucieux de pédagogie comme de prosélythisme, les prélats souhaitent favoriser l'intelligibilité des nouvelles compositions : rendre le texte sacré plus accessible, plus clair, mieux perceptible, plus immédiat et franc.
Très vite, à la fin des 1580, le compositeurs réactivent les fondements esthétiques légués par les grecs antiques : une mise en musique du texte (recitativo / récitatif) permet par la mélodie, de souligner le sens du texte. Il s'agit bien d'une articulation musicale du verbe destinée à rendre plus explicite, le sens des textes.

Homme de synthèse plutôt que révolutionnaire, Monteverdi – élève à Crémone du conservateur Ingegneri, a le génie de réunir les pistes jusque là opposées : réconcilier la puissante architecture contrapuntique et l'articulation nouvelle du texte.



Agé de 19 ans, Claudio publie son Livre en 1587. Son dernier Livre (VIII) est édité à Venise en 1638,… à 71 ans. C'est donc une épopée musicale, un lent et progressif ajustement de l'écriture musicale au sens du texte : Monteverdi offre ainsi dans ses huit Livres de madrigaux, la quintessence de l'évolution esthétique qui se réalise pendant sa vie : ultimes éclats de l'Ars perfecta de la Renaissance tardive en son essor maniériste (fin du XVIème siècle), création de la monodie et de la basse continue, enfin essor de la langue lyrique baroque, alors que naît le genre nouveau de l'opéra (Orfeo, 1607).

Or pour réussir son premier opéra, véritable manifeste baroque et le premier du genre, le plus réussi, Orfeo créé au palais ducal de Mantoue en 1607, Monteverdi a pu perfectionner son style en maîtrisant peu à peu l'écriture madrigalesque.

Soucieux du texte et de son intelligibilité, Monteverdi veille en particulier à inféoder harmonie et mélodie à l'expression du texte, c'est à dire, les parole dopo la musica, les paroles puis la musique. La musique y est servante du verbe : audace inédite avant lui et qui prend son sens et s'incarne dans l'esthétique nouvelle qu'il appelle désormais « secunda prattica » (seconde pratique ; la première étant l'ancien Ars perfecta légué par la Renaissance).

Paul Agnew veille ici aux préceptes esthétiques défendus par Claudio lui-même : quel est le sens du texte ? Que veut-il exprimer ? C'est un travail spécifique sur le verbe, sa prononciation ; sur le poème, son architecture, « sa structure et son rythme, le contexte historique »… En s'appuyant sur les témoignages et traités de l'époque, les chanteurs des Arts Florissants multiplient tous les effets vocaux (soupirs, murmures, silence, sauts, trilles, legato ou staccato, écho inattendu…) afin d'exprimer les milles significations du poème. Hélas Monteverdi n'a pas laissé sur les éditions de notations ou d'indications précisant à l'interprète, le type d'effet choisir à tel passage du poème.
On voit bien comment s'effectue le passage de la Renaissance au Baroque, avec l'émergence de la sensibilité émotionnelle incarnée, accomplissement contraire à l'épure abstraite (approche homogène et régulière) de la musique sacrée de l'Ars perfecta ; avec Monteverdi, la musique passe des sommets célestes aux vertiges de la passion et des sentiments intérieurs, transmis par le texte. L'ars perfecta tend à l'ouverture céleste, entend approcher l'idée divine ; la scunda prattica est immergée dans le labyrinthe des sentiments et ressentiments qui attache le cœur humain aux souffrances de l'amour. Désormais les champs qu'investit la musique d'avant garde basculent, du sacré au profane, des textes liturgiques éthérés à la force et l'intensité inédites de poèmes mis en

musique. L’opéra, drame de l’intimité et dévoilement des forces psychiques peut bientôt naître (1607 : Orfeo créé au Palais ducal de mantoue).

Le cycle enregistré par Les Arts Florissants et Paul Agnew témoigne des concerts proposés depuis 2011 sur le thème de l’intégrale des madrigaux de Monteverdi. Après le volume intitulé MANTOVA, regroupant les Livres IV, V, VI, qui illustrent la maturité des recherche de Monteverdi à la Cour du Duc Vincenzo Gonzagua, voici le second opus de l’intégrale : CREMONA, c’est à dire la quintessence des Livres I,II,III.



CREMONA. Monteverdi : les Livres I,II,III.. L'année où naît Monteverdi à Crémone (Cremona), en 1567, l'Europe musicale est dominée par l'esthétique franco flamande : le contrepoint en imitation, réglé par Zarlino est triomphalement illustré par les maîtres incontestables : Lassus (depuis Munich) et surtout Palestrina. Victoria, encore jeune homme, semble suivre ce courant d'écriture dominant : le contrepoint polyphonique atteint une perfection (Ars perfecta) qui n'appelle plus aucune amélioration…
Pourtant abstraite, diluant l'articulation du verbe sacré, l'Ars perfecta va bientôt être détroné par la musqiue incarnée et dramatique de Monteverdi dont les madrigaux, de Livre et Livre, restituent un laboratoire continu, la chambre des expérimentations et des avancées révolutionnaires. Mieux entendre le texte, le commenter tout en favorisant son articulation : voilà un nouvel objectif que s'est fixé le jeune crémonais.

Paul Agnew ouvre le florilège CREMONA par un madrigal emblématique, extrait du Livre II de 1590 : **Cantai un tempo** ("j'ai chanté autrefois") [plage 1] qui reprend à son compte le madrigal de son prédécesseur Cyprien de Rore (Cantai, mentre ch'i arsi, del mio foco sur un poème de Pietro Bembo, lui-même influencé par Pétrarque) : or Rore est déjà en 1590 démodé. Pour exprimer les langueurs nostalgiques, Monteverdi utilise l'arts perfecta (imitations engendrées par de longues lignes mélismatiques) en le rendant mobile, dynamique.

Crémone, 1587 : Livre I de madrigaux

Le Livre I daté de 1587, affirme déjà le tempérament du jeune compositeur de 19 ans qui en est déjà à son 4è recueil de musique (que de la musique sacrée jusque là). **Ch'ami la vita mia ("Que tu aimes ma vie")** [2] contient aussi l'allusion à

l’aimée du moment Camilla (“Camilla, vita mia” / “Camille, ma vie”) : la référence à un être cher déjà, source de langueurs et de suspensions, érotiques et sensuelles caractérisent le geste monteverdien. **Baci soavi, e cari** (“Baisers suaves et si chers”) [3] est à l’avant garde des recherches de l’époque : le principe homophonique respecte l’intelligibilité du texte, qui par l’imitation dans l’écriture Ars perfecta tend à se diluer (Cantai un tempo) : le mot rythme naturellement la prosodie et la déclamation, en cela proche du souffle et de la parole. Les dissonnances colorent certains mots afin d’en exprimer la connotation émotive particulière souterraine.
Ainsi Monteverdi place le texte avant la musique, concept fondamental de la Secunda prattica et qui est le cœur de la nouvelle esthétique.
Pour clore son Livre I de 1587, Monteverdi aborde un texte célèbre de Guarini : **Ardo sì ma non t’amo** (“je brûle, oui, mais sans t’aimer”) [8-10] que son maître Ingengneri avait lui aussi mis en musique. Claudio innove en intégrant riposta et contrariposta du Tasse, un auteur que le compositeur rencontrera à Mantoue.

Gravità du Tasse : le Livre II (1590)



Et d'ailleurs, c'est naturellement les poèmes du Tasse qui règnent majoritairement dans le Livre II publié en 1590. Monteverdi semble lui répondre même par un souci de caractérisation nouveau, et un dramatisme sensuel, très original.
Trop douce et efféminée, l'écriture madrigalesque s'est fourvoyée, écrit Le Tasse qui réclame cette gravità expressive plus adaptée à ses vers (Cavaletta, 1584). Monteverdi exprime une conscience émotionnelle plus nuancée et subtile, plus profonde et riche dans le traitement du verbe tassien. **Non si levav' ancor** ("L'aube nouvelle encore ne s'était pas levée") [11-12], avec lequel débute le Deuxième Livre de madrigaux, comme Cantai un tempo, rend hommage à Marenzio qui avait réalisé la mise en musique sur le même texte : madrigal Non vidi mai dopo notturna pioggia (publié en 1585) : la référence hommage est explicite même dès l'ouverture avec la citation du phrasé musical de Marenzio.
De Rore, Marenzio, … Monteverdi assimile en une énergie synthétique puissante, les meilleures avancées poétiques et musicales qui l'ont précédé. Le Livre II en fait foi. C'est un laboratoire formidablement audacieux, d'une culture référentielle impressionnante et aussi orientée déjà vers l'avenir et l'accomplissement des Livres III, IV, V et VI (c'est à dire vers la maturité du séjour à Mantoue : révélé dans **le coffret cd MANTOVA déjà paru – et dédié aux meilleurs madrigaux selon Paul Agnew des Livres IV,V et VI**). VOIR notre entretien vidéo avec Paul Agnew à Venise à propos des Livres IV,V,VI de madrigaux de Monteverdi.

Dans le madrigal hommage à Rore, l'aube est précisément décrite et exprimée, à mesure que les jeunes amants se découvrent l'un à l'autre… Non si levav' ancor : le parallèle imaginé par le Tasse, entre l'éveil des âmes éprises et le

lever du soleil est superbement compris et respecté, comme commenté par le génie de Claudio (polyphonie claire et délicate). L'homophonie introduit un effet digne d'un drame qui rompt la puissance de l'évocation première : avec le soleil qui paraît, les 2 cœurs doivent se séparer. En un souffle Shakespearien, Monteverdi innove déjà, avant même le théâtre amoureux du Britannique.

Ecco mormorar l'onde ("Voici que l'onde murmure") [15], est un autre sommet musical et poétique du Livre II… Monteverdi se fait peintre atmosphériste ; la quiétude profonde et comme suspendue de cet instant d'ivresse et d'extase sensuelle, entre le désir des amants et le miracle d'une nature enchanteresse, souligne sa sensibilité introspective et émotionnelle. Pour Paul Agnew c'est un instant de grâce absolu, » la communion avec une aube printanière dont la beauté demeure immuable depuis 400 ans. »

Débuts à Mantoue : le Livre III (1592)



Le Troisième Livre de madrigaux édité en 1592, est contemporain de l'installation de Monteverdi à la Cour de Mantoue (il porte la dédicace au Duc Vincenzo Gonzagua), alors cénacle artistique parmi les plus actifs et modernistes de l'époque. A quelle date Claudio rejoint la Cour des Gonzague ? On l'ignore. Mais bientôt, un peintre de renom se fixera lui aussi à Mantoue : Pierre Paul Rubens. C'est dire le prestige de la Cour ducale dans l'Europe de la fin de la Renaissance. Après avoir abordé les méandres picturaux et puissants de la poésie du Tasse, Monteverdi dans son Livre III, rend hommage à la poétique amoureuse de Guarini dont de

larges extraits d'Il pastor fido ("Le Berger fidèle") sont très représentés. Ce recueil de poèmes est alros le plus célébré et utilisé par les compositeurs madrigalistes aux côtés de la Gerusalemme Liberata ("Jérusalem délivrée") du Tasse. La maîtrise du registre émotionnel (affectif selon Paul Agnew) gagne encore en profondeur et en justesse : le Monteverdi de la maturité paraît dans ce Livre III ; le début des années 1590 marque une avancée phénoménale du langage expressif montéverdien.

Le madrigal dernier : **Vattene pur, crudel ("Va-t'en, cruel") [19-21**] affirme par sa durée et sa construction ample et puissante : 3 madrigaux différents et successifs en expriment la progression dramatique. c'est déjà un mini opéra avant l'heure qui inspiré par la Gerusalemme Liberata du Tasse exprime très précisément la solitude blessée de la belle Armide qui ne peut empêcher des larmes amères à la vue du navire qui emporte loin d'elle le chevalier chrétien Renaud qui a ravi son coeur. Sa plainte et sa prière font place au regret : elle s'évanouit de dépit.



Paul Agnew en dévoile l'étonnante modernité qui préfigure le Livre VI : » le récit à la première personne du mouvement d'ouverture ainsi que la thématique annoncent le Lamento d'Arianna ("Lamentations d'Ariane") du Sixième Livre tandis que l'écriture chromatique, associée à l'étourdissement d'Armide, se distingue par sa science et sa maîtrise techniques inédites. Cette œuvre est une véritable prouesse sur le plan de la dramaturgie musicale, écrite alors que Monteverdi n'a que 25 ans ».

Les 3 premiers Livres de madrigaux de Monteverdi désignent l'étonnante maturité du jeune Claudio : son immense sensibilité poétique et dans l'agencement mobile, changeant des madrigaux, son esprit de synthèse opéré à Crémone et

immédiatement au début de son séjour mantouan, au début des années 1590. La personnalité du duc Vincenzo Gonzagua, exigeant beaucoup de ses poètes et madrigalistes a certainement stimulé davantage le jeune musicien alors membre du foyer artistique le plus prestigieux d'Italie.

VOIR notre clip vidéo : CREMONA, les Livres I, II, III de madrigaux de Monteverdi par Les Arts Florissants et Paul Agnew

Illustrations : Monteverdi mûr ; Paul Agnew ; Cremona, Piazza del Comune (DR)

CRITIQUE, opéra. Paris. Opéra Comique, le 26 janvier 2015. André Campra : Les Fêtes Vénitiennes. Marc Maullion, Reinoud van Mechelen, François Lis, Emmanuelle de

Negri, Rachel Redmond, Emilie Renard… Les Arts Florissants. William Christie, direction. Robert Carsen, mise en scène.

CRITIQUE, opéra. Paris. Opéra Comique, le 26 janvier 2015. André Campra : Les Fêtes Vénitiennes. Marc Maullion, Reinoud van Mechelen, François Lis, Emmanuelle de Negri, Rachel Redmond, Emilie Renard… Les Arts Florissants. William Christie, direction. Robert Carsen, mise en scène – Les Arts Florissants et William Christie reviennent à l'Opéra Comique pour une résurrection d'un opéra-ballet du début du XVIIIe siècle **Les Fêtes Vénitiennes d'André Campra (1710)**. Pour ce nouveau défi, la maison fait appel à nul d'autre que Robert Carsen pour la mise en scène et la compagnie Scapino Ballet Rotterdam pour la danse. Dans la jeune distribution, Willima Christie a retenu quelques-uns des meilleurs lauréats de son Académie vocale du Jardin des Voix. Le divertissement de circonstance par excellence est donc ranimé d'un souffle nouveau. Mais pourquoi et comment ?

La danse éclate dans une Venise rouge écarlate

–



L’opéra-ballet est un genre populaire de la musique baroque française, loin de la tragédie lyrique de Lully. Il s’agît d’un divertissement de circonstance où la danse et la musique de danse ont une place prépondérante. La structure du genre est en épisodes ou « entrées » indépendantes les unes des autres, le spectacle commence par un prologue. André Campra (1660-1744) a vécu sous le joug de l’institution musicale créée par Lully. Or, peu après la mort de ce dernier en 1687, Campra est nommé maître de musique à Notre-Dame de Paris. Avec la création de son Europe Galante en 1697, il s’affirme en tant que compositeur d’opéra-ballets. S’il compose de la musique théâtrale jusqu’à la fin de sa vie (et en est une figure d’envergure), il focalise sur la musique sacrée, domaine peu exploré par Jean-Philippe Rameau qui a de facto pris le relais de Lully. La musique de Campra a donc les qualités typiques de la période de transition entre Lully et

Rameau, avec un côté italianisant confirmé et une légèreté très affirmée dans l'invention musicale. En ce qui concerne sa musique sacrée, elle est avant-gardiste par l'usage des instruments populaires.

Les talents combinés de Robert Carsen et de William Christie sont la seule raison d'être du spectacle parisien. Certes, l'intérêt historique, la revalorisation du baroque Français, est une mission importante. En ce qui concerne Les Fêtes Vénitiennes, saluons très bas l'engagement des interprètes. La mise en scène de Carsen situe l'action comme le titre l'indique à Venise. Une Venise imaginée, fantasmée, une Venise où des touristes de notre époque vont pour se divertir, comme ça fut le cas au XVIIIe siècle (même si c'est le siècle qui voit son déclin ultime). Ils arrivent, ils se déshabillent, devant le publique, par terre, bien évidemment ; ils mettent des costumes rouge écarlate (beaux costumes de Petra Reinhardt), et puis ils s'amusent. Ils dansent, ils chantent. Ils se tripotent les uns les autres. Une gondola va et vient de temps en temps, le tout très beau, voire spectaculaire. Le carnaval se fête toujours dans la grandeur. La folie, les jeux et les désirs interviennent, jouent, dansent. Et chantent. Il y a un bal, une sérénade, même un opéra dans l'opéra à la fin de l'œuvre. Un divertissement très chic mais pas si choc que ça. C'est très bien. Carsen sait bien comment caresser la vue, parfois inspire des réflexions même.



C'est aux Arts Florissants d'enchanter l'ouïe. William Christie dirige un orchestre en une complicité évidente, en l'occurrence une véritable boîte magique, aux couleurs très variées, avec l'éclat typique des partitions légères. Les chanteurs-acteurs sont peut-être les moins flattés

musicalement, mais ils sont si investis dans la totalité du show que leur performance demeure ravissante, comique, piquante… un tourbillon savamment mesuré non dénué de poésie. Une **Rachel Redmond** régale l'auditoire notamment avec son chant en italien et en français. Si l'instrument, le style et l'agilité sont impeccables chez elle, pour cette première, nous trouvons pour la première fois (nous la suivons depuis long) un léger accent anglais qu'elle pourrait améliorer, notamment ces dernières syllabes. **Marcel Beekman** est une force de la nature dans son jeu d'acteur, mais sa musique touche parfois le grotesque. Les haute-contres **Reinoud Van Mechelen et Cyril Auvity** sont autant investis et brillent d'une lumière particulière. **Emmanuelle de Negri et Emilie Renard** débordent de classe et de style, dans leur ligne de chant comment dans l'action qu'elles représentent. **Que dire d'Ed Wubb, chorégraphe du Scapino Rotterdam Ballet ?** La danse d'allure classique, ma non troppo, est très bien intégrée dans l'œuvre et les danseurs ajoutent davantage de beau, de piquant, mais aussi de poésie avec leurs mouvements. Ils illustrent et parfois éclairent l'action ainsi… Mais puisqu'il n'y a pas vraiment beaucoup d'action, la danse fait partie des nombreux divertissements, feux d'artifices et des paillettes de la production, composant le principal attrait d'un divertissement surtout décoratif.

Un divertissement pur et dur, riche en couleurs, musicales et visuelles, servi par des équipes bien huilées et complices… Une nouvelle production à l'Opéra Comique qui est de surcroît applaudie lors des saluts longs et nombreux. Une joie légère d'autant plus délectable en temps de guerre ! **A voir à l'Opéra Comique les 26, 27, 29, 30 janvier ainsi que les 1er et 2 février 2015, puis en tournée à Toulouse fin février puis à Caen en avril 2015.**

Illustrations : Vincent Pontet (DR)

Vidéo, grand reportage. Monteverdi : Livres 7 et 8 de madrigaux par Paul Agnew et Les Arts Florissants



Suite de l'intégrale des madrigaux de Monteverdi par Paul Agnew et Les Arts Florissants… Le directeur musical associé des Arts Florissants (aux côtés du fondateur William Christie) revient aux sources du verbe baroque : le madrigal montéverdien… la poursuite de l'aventure madrigalesque permet en 2015 d'aborder le dernier jalon du cycle : Paul Agnew et les chanteurs et instrumentistes des Arts Florissants incarnent le dramatisme incandescent des derniers madrigaux, si proches de ses opéras contemporains. Présentation des enjeux esthétiques et interprétatifs des madrigaux des **Livres VII et VIII,** dernière étape d'une intégrale qui suit l'écriture de Monteverdi, des madrigaux amoureux à la naissance de l'opéra… Entretien avec Paul Agnew à Venise © CLASSIQUENEWS. COM 2015

Tournée avril et mai 2015

Agenda – tournée LIVRE VIII de madrigaux – Madrigali guerrieri

Jeudi 16 avril 2015, 21h. Versailles, Château : salon d'Hercule

Lundi 20 avril 2015, 20h30. Paris, Philharmonie 2. Enregistré par France Musique

Dimanche 24 mai, 14h. LONDRES, Barbican Milton Court (+ Madrigali amorosi à 19h30)
Jeudi 28 mai, 20h. CAEN, Théâtre

LIVRE VIII – Madrigaux amorosi

Lundi 18 mai, 20h30. PARIS, Philharmonie 2 (Cité de la musique), concert enregistré par France Musique
Dimanche 24 mai, 19h30. LONDRES. Barbican center – Milton Court (+ Madrigali guerrieri à 14h)
Vendredi 29 mai, 20h. CAEN, Théâtre

LIRE aussi notre critique du cd MANTOVA : Livres IV,V, VI de madrigaux de Monteverdi par Les Arts Florissants et Paul Agnew, Editions Les Arts Florissants, CLIC de classiquenews 2014

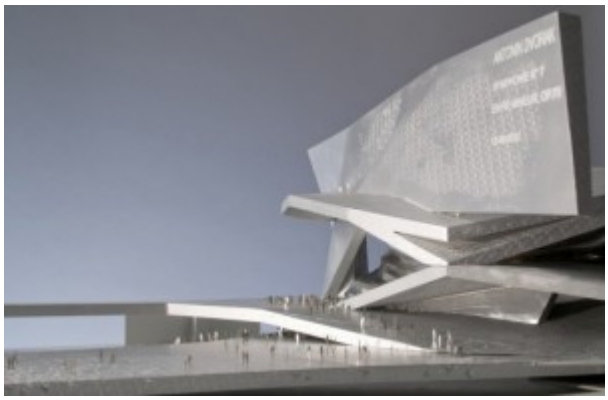
+ d'infos sur le site des Arts Florissants

William Christie et Les Arts Florissants inaugurent la

Philharmonie de Paris



France Musique. William Christie inaugure la Philharmonie de Paris, ce soir, 20h. Le 16 janvier 2015, Journée spéciale inauguration sur France Musique : avec temps fort de ce cycle de programmes, le concert du soir à partir de 20h, porté par le feu élégantissime de William Christie et ses Arts Florissants à partir de 20h. Le Baroque triomphe ainsi symboliquement au coeur de la nouvelle salle de concert du nord est parisien.



La salle neuve dite Philharmonie 1 au nord est de Paris est enfin ouverte et inaugurée par un cycle de premiers concerts (dès mercredi 14 janvier) dont ceux de la journée du vendredi 16 janvier sont les plus importants, avec temps forts de ce temps inaugural: le concert du soir qui affirme, symbole de la diversité des répertoires localement défendue, la résidence in loco des Arts Florissants, ensemble fondé par l'incontournable William Christie il y a plus de 30 ans. La révolution initiée par les « Baroqueux » en France a profondément bouleversé l'approche des oeuvres (baroques et autres) : il était temps que la phalange créée par William Christie soit ainsi reconnue, consolidée, pérennisée. En outre, William Christie a toujours développé – avant bon nombre de ses suiveurs-, des actions de transmissions (pour les musiciens) et de pédagogie à l'adresse de tous les publics dont les plus jeunes. C'est le sens et la mission du nouvel outil incarné par la Philharmonie 1 : la salle de concert construite par Jean Nouvel (2400 places), ainsi que les

installations adjacentes développeront d'innombrables activités de sensibilisation, de diffusion, de sensibilisation de la musique au plus grand nombre. Un défi décisif pour la planète classique (qui a grand besoin de renouveler ses spectateurs), pour la société française surtout où l'éducation par la culture manque terriblement, en particulier pour la réussite du vivre ensemble. Songez à la Suisse dont la Constitution a inscrit définitivement l'éducation par la musique comme un devoir collectif et politique (Lire notre dépêche : à 72%, les Suisses inscrivent la formation musicale : chant et pratique musicale- dans leur constitution). Musée des instruments (collection unique au monde tant pas la richesse des pièces exposées que la façon de les expliquer en un parcours muséographique particulièrement bien pensé), initiation à l'acoustique des salles de concerts, évocation des concerts inauguraux, et donc concert baroque à la Philharmonie avec Charpentier, Mondonville, Rameau… le programme de ce 16 janvier est prometteur.

France Musique : inauguration de la Philhamronie de Paris
Journée spéciale, vendredi 16 janvier 2015 : 6h-22h30

temps fort : le soir
20h-22h30 : concert inaugural en direct de la Philharmonie
Marc-Antoine Charpentier Te Deum H 146
Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville Motet In exitu Israel
Jean-Philippe Rameau Les Sauvages Extrait des Indes Galantes
Les Arts Florissants, dirigés par William Christie
LIRE notre présentation du programme joué par Les Arts Florissants et William Christie pour l'inauguration de la

Philharmonie 1 à Paris

Prochain rv autour de la Philharmonie de Paris, documentaire puis concert sur **ARTE, dimanche 18 janvier 2015, dès 16h55.**

Concert inaugural des Arts Florissants à la Philharmonie de Paris



Paris, Philharmonie nouvelle. Vendredi 16 janvier 2015, 20h30. Les Arts Florissants, William Christie. Age d'or du baroque français. En résidence à la Philharmonie de Paris, Les Arts Florissants fondé par William Christie offre un concert inaugural regroupant les fleurons de leur répertoire : Te Deum de Charpentier pour le XVIIè ; évidemment Rameau pour le XVIIIème (extraits des Indes Galantes) et aussi l'extraordinaire grand motet de Mondonville : In exitu Israel, fresque hollywoodienne saisissante exprimant le bouillonnement

des eaux océanes et fluviales en un choeur exceptionnellement expressif et dramatique… La pièce fit dès sa création en 1753 (joué pendant la messe pour le roi Louis XV), le succès des programmes du Concert Spirituel à Paris, au cours de ses très nombreuses reprises : c'est de loin le grand motet le plus abouti de Mondonville, lequel prolonge le souffle dramatique approché avant lui par Rameau dans sa jeunesse… Les pièces choisies requièrent spatialité des effectifs impressionnants (chœurs, solistes, orchestre), dans les registres que les Arts Florissants depuis plus de 30 ans savent maîtriser et sublimer : sacré majestueux et spirituel (Charpentier) ; sacré dramatique et spectaculaire (Mondonville) ; opéra fastueux, à l'exotisme poétique et enchanteur (Rameau).
L'ultra célèbre Te Deum H416 de Marc Antoine Charpentier (composé dans les années 1690 pour l'Eglise Saint Paul des jésuites à Paris où Charpentier était maître de musique) mettra en lumière les capacités multiples sur le plan expressif des Arts Florissants, dans l'acoustique encore inconnue de la Philharmonie flambant neuve. Occasion de constater comment sonne ce chambrisme caractérisé du Baroque français classique où l'étagement des masses, le travail de caractérisation verbale (propre aux Arts Florissants), et l'éloquence expressive et dramatique doivent être finement distinguées, clairement audible sous la vaste voûte de la vaste salle parisienne.

William Christie invite plusieurs étoiles vocales, à présent partenaires familiers dont les lauréats de son Jardin des Voix, l'académie de chant qu'il a fondé en 2002 : Rachel Redmond, Marc Mauillon, mais aussi Reinoud von Mechelen, Katherine Watson ou hier Platée déjantée, éloquente : Marcel Beekman… récemment William Christie a fondé depuis 3 années son propre festival estival, intitulé « Dans les Jardins de William Christie », en Vendée, niché dans les espaces enchanteurs de son parc, fruit d'une incessante activité de jardinier au goût sublime… Comme Jordi Savall, William Christie a aussi créé son propre label discographique » Les

Arts Florissants, William Christie Éditions » dont les premiers titres tels Belshazzar de Handel, Le Jardin de Monsieur Rameau (réalisé avec les lauréats du jardin des Voix promotion 2013), et le dernier, d'une ferveur pudique bouleversante, « Music for Queen Caroline » (musiques de Handel), distingué par un CLIC de classiquenews, ont tous été critiqué par la Rédaction de Classiquenews…

Programme :

Première partie :

Les Arts Florissants, choeur et orchestre
William Christie, direction

Rachel Redmond, dessus
Katherine Watson, dessus
Reinoud Van Mechelen, haute-contre
Marcel Beekman, taille
Elliot Madore, basse-taille
Marc Mauillon, basse-taille
Laurent Naouri, basse

Marc-Antoine Charpentier : Te Deum H 416
Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville : Motet In exitu Israel

Seconde partie :

Danielle de Niese, Zima
Marcel Beekman, Damon
Elliot Madore, Adario
Laurent Naouri, Don Alvar

Jean-Philippe Rameau : Les Sauvages, extrait des Indes Galantes

Spectacle événement, coup de cœur de classiquenews de janvier 2015

Réservez votre place sur [le site de la @Philharmonie de Paris]

Diffusion en direct sur France Musique, vendredi 16 janvier 2015, 20h.
Marc-Antoine Charpentier Te Deum H 146
Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville Motet In exitu Israel
Jean-Philippe Rameau Les Sauvages Extrait des Indes Galantes
Les Arts Florissants, dirigés par William Christie (directeur fondateur des Arts Florissants)

Tournée nord-américaine des Arts Florissants en avril 2015 :



Le nouveau spectacle présenté en Amérique du nord par William Christie et Les Arts Florissants en avril 2015 s'intitule « Jardin à l'italienne » et regroupe les nouveaux lauréats du jardin des Voix promo 2015 : proche de cette attention au verbe et à l'articulation millimétré des textes choisis, le

programme comporte des madrigaux et aussi des airs d'opéras signés Cimarosa, Galuppi, Piccini. Au total 6 villes américaines pour une tournée au Canda puis aux USA : Montreal (25 avril), la ville de Québec (le 26 avril), Miami (le 29 avril), Berkeley (1er mai), Santa barbara (5 mai), Dysney Hall de Los Angeles (6 mai). Durant ce tour prometteur, William Christie présentera aussi quelques perles lyriques de son programme donné à l'Opéra royal de Versailles en 2014 : Airs sérieux et à boire (Michel Lambert). **Voir notre clip vidéo Airs et sérieux et à boire par William Christie et les Arts Florissants**. La tournée Un jardin à l'italienne permet aux lauréats chanteurs du Jardin des Voix de perfectionner toutes les facettes de leur futur métier : chant, jeu dramatique et scénique (car le spectacle est aussi chanté par cœur avec une mise en espace…).

+ d'infos sur le site des Arts Florissants :
www.arts-florissants.com

Illustrations : William Christie © JB Millot – Le Jardin des Voix © classiquenews 2013

CD. Mantova : Livres 4,5,6 de madrigaux de Monteverdi (Paul Agnew, Les Arts Florissants)

CD. Mantova : Livres 4,5,6 de madrigaux de Monteverdi (Paul Agnew, Les Arts Florissants). La lecture révèle un souci linguistique et surtout un travail spécifique sur l'expression de la langueur monteverdienne. Comparée aux versions d'autres interprètes britanniques, plus anciens (dont Anthony Rooley depuis



démodée à laquelle participait déjà Paul agnew… il y a plus de 20 ans) et identifiables par des voix blanches souvent en manque d'expressivité comme de vertiges langoureux, comparée aussi à la version référentielle de l'italien Alessandrini, Les Arts Florissants accomplissent une voie médiane qui prend le meilleur des options entre suprême articulation et lisibilité (souci majeur défendu avec la grâce que l'on sait par leur fondateur William Christie) et abandon sensuel, les deux esthétiques étant d'autant plus complémentaires que Paul Agnew ajoute sa propre signature : un sens de l'écoute rare, qui découle en 2014 évidemment de son expérience de chanteur soliste : le ténor vedette qui a réussi ses prises de rôles événement à la suite du légendaire Jélyotte entre autres chez Rameau, convainc totalement par la combinaison jubilatoire des voix retenues, leur cohésion millimétrée, le chambrisme suave et articulé qui met toujours la force incantatoire et le plus souvent blessée du verbe en avant. Notre seule réserve si l'on prend pour principe strict de comparer deux choses égales, reste la notion de *florilège* et de sélection. S'il ne s'agit pas hélas d'une intégrale puisqu'elle s'appuie sur une collection de madrigaux choisis d'un Livre l'autre, le fini, le raffinement de l'esthétique, le soin du geste vocal hissent la réalisation madrigalesque qui en découle au nombre des meilleures propositions discographiques. On attend en toute logique les deux recueils suivants avec attention : volumes 1 (Cremona, ce dernier annoncé en février 2015) puis volume 3

(Venezia). Ce premier opuscule **Mantova** (volume 2) plonge au coeur du laboratoire montéverdien à Mantoue, quand pour le Duc Vincent de Gonzague, Claudio plus réformateur et audacieux que jamais, « osait » inventer avec son Orfeo de 1607, l'opéra baroque.

Suivons pas à pas la progression des interprètes à travers les jalons de ce premier volume conçu comme un florilège. **Le premier titre du Livre IV (1603)** : *Sfogava con le stelle* d'après Rinuccini) fait valoir fusion, clarté, précision d'une sonorité totalement fondue des voix dont l'écoute et la flexibilité frappante offrent une expressivité nette et suave. *Si ch'io vorrei morire* est sur un mode davantage expressif : le madrigal apporte une saveur complémentaire au souci d'intelligibilité, celle du drame qui sous tend chaque madrigal. Toutes les pièces s'imposent comme autant de miniatures passionnées.

Le sublime Anima dolorosa d'après Guarini creuse encore repli et gouffres de l'âme, ces vertiges introspectifs marqués par la langueur, désormais inscrits dans la quête de chaque pièce : amoureuse certes mais surtout ardente et insatisfaite.

Piagn' e sospira inspiré du Tasse saisit par son itinéraire tortueux, montée harmonique dissonante qui heurta tant le conservatisme religieux d'un Artusi : c'est là aussi une plongée sans issue dans une introspection suspendue, irrésolue, un gouffre de ressentiments inéluctables, tragiques et même graves (préfiguration de *La Sestina* à venir…).

Livres IV, V, VI de madrigaux de Monteverdi (1603, 1605, 1614)

Accomplissement madrigalesque par Paul Agnew

Puis à partir de *Cruda Amarilli* : les 5 perles sélectionnées du Livre 5 (toutes sur les poèmes de Battista Guarini) expriment davantage encore cette même plénitude et surtout langueur (que des victimes de l'amour). A croire que Monteverdi est plus sensible aux plaintes et déplorations qu'à la sublimation exaltée et conquérante du sentiment amoureux… Dans ce voyage intérieur, **Era l'anima mia** semble explorer le continent silencieux de la psyché : les interprètes rendent tangible cette étrangeté, – intériorité secrète et énigmatique qui naît du silence et meurt avec lui en un murmure dont Paul Agnew et ses complices, savent ciseler la profonde langueur comme un poison qui envoûte et hypnotise (c'est du Wagner avant l'heure : l'amour est un poison, et la passion, un envoûtement…).



Et quand surgit de façon inédite, les instruments (*T'amo Mia vita*) : en un essor nouveau, complice, les cordes inféodées aux méandres du texte souverain semblent plus encore libérer la voix dans son exploration imprévue. Les Arts Florissants, guides inspirés, expriment dans le Livre V de 1605, la découverte par Monteverdi d'un monde ignoré jusque là : celui de l'individualité ardente, désirante, consciente et nouvellement conquérante de sa propre psyché. Mais c'est une conquête partagée désormais par un cercle d'âmes épanouies, exaltées comme l'indique le dernier madrigal **E cosi a poco a poco…** accomplissement en effectif renforcé …. où se distingue le duo amoureux / langoureux qui contraste avec l'ensemble des solistes, chœur d'humanités, là aussi très finement

individualisées. **Le Livre VI (édité en 1614)** marque évidemment une avancée dans la maturation émotionnelle et l'approfondissement du sentiment. C'est même, après la création mantouane d'Orfeo, une nouvelle construction littéraire dont témoignent désormais d'amples sections : d'abord le Lamento d'Arianna et la Sestina, composés chacun en plusieurs parties auxquelles le souffle printanier et d'une innocence juvénile de **Zefiro torna** fait contraste : il tempère l'envoûtement déploratif et même funèbre des deux pièces ambitieuses. Ici les voix magistralement ciselées s'alanguissent mais sans s'exaspérer ni sombrer dans l'extase impuissante ou démunie : aucune ombre ni tension mais l'expression franche d'âmes sensibles et sincères.

*L'intérêt du disque va croissant : le **Lamento d Arianna** (seul trace de l'opéra du même nom) marque bien l'essor impuissant face à la mort et cet expressionnisme hallucinant, allusif, totalement saisissant : plainte d'une indicible langueur – à la fois épurée et profonde-, qui organise toutes les voix au diapason de celle qui fut abandonnée par Thésee. Sommet de la prière lugubre, **la Sestina** frappe par la fusion des voix, la justesse des intonations, l'équilibre articulé de chaque prière des amants réunis, démunis, au sépulcre de l'Aimée. La pudeur et la complicité expressive dont font preuve les chanteurs réunis autour de Paul Agnew (dont l'excellente basse Cyril Costanzo, récent lauréat du jardin des Voix, 2013) éclairent toute la vibration d'une partition traversée par l'affliction la plus mortelle.*

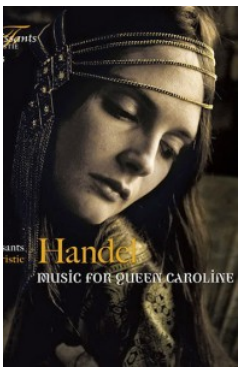
Enfin, en guise de conclusion, retour au Livre V avec l'ambitieux *Questi vaghi* avec instruments (22ème opus sélectionné ans ce florilège)… d'une tendresse partagée, celle d'une douceur et effusion nouvelles : il fallait bien cet apaisement final pour se remettre des gouffres et visions qui précèdent.
Ce chant pastoral évoque l'entente miraculeuse d'un choeur en célébration porté par une certitude indéfectible: le contraste

avec la brûlure d'amour des premiers madrigaux de ce florilège Mantova, est frappant. Même dans la détente Monteverdi reste un orfèvre du verbe auquel le collectif de solistes réuni par Paul Agnew sait apporter suavité, souplesse, richesse des nuances. .. une prodigieuse palette d'affects qui parle autant au coeur qu'à l'esprit. La révolution baroque est en marche et l'auteur d'Orfeo a déjà réalisé l'impensable en 1607, avec la création de l'opéra ni plus ni moins. Les madrigaux témoignent de cette maturation miraculeuse ; ils recueillent toutes ces avancées comme un laboratoire. Autant dire que ce premier volume est totalement convaincant ; d'un métier précis et investi. Voilà qui annonce un cycle madrigalesque passionnant : les deux prochains volumes Cremona (annoncé en février 2015) puis Venezia éclaireront encore l'apport très abouti, orfévré de Paul Agnew. L'intégrale reprend du service au concert : les Livres VII et VIII sont interprétés par les Arts Florissants en 2015 à travers une tournée internationale.

Des madrigaux, un texte littéraire… Fidèle à sa ligne éditoriale, le label Les Arts Florissants édite en complément aux madrigaux de Monteverdi, une courte nouvelle inédite, intitulée *La Sybille et la fresque des illusions* par René de Ceccatty, visiblement inspiré par La Chambre des époux du peintre Mantegna (fresque réalisée au palais ducal de Mantoue). La valeur du verbe commandé et mis en parallèle avec le florilège madrigalesque n'en prend que plus de valeur : il y gagne même un sens redoublé, confronté au drame vocal conçu par Claudio. A lire.

VOIR notre reportage vidéo Mantova, Madrigali, volume 2 : Livres IV,V,VI de madrigaux de Monteverdi par Les Arts Florissants, Paul Agnew.

CD. Handel : Music for Queen Caroline (1 cd Les Arts Florissants, William Christie, 2013)



CD. Handel : Music for Queen Caroline (1 cd Les Arts Florissants, William Christie, 2013). *Pour son second disque Handel édité sous son propre label discographique,* ***William Christie*** *grand spécialiste de Handel, dévoile un cycle d'une sincérité inédite à laquelle le chef fondateur des Arts Florissants apporte son expérience des oratorios et des opéras. Ici le geste n'a jamais semblé plus économe, fin, mesuré ; il articule le sens et les images du sublime texte des Funérailles de la Souveraine décédée en 1737 (Funeral Anthem for Queen Caroline HWV 264) en un travail subtil et profond sur la prosodie et la déclamation, littéralement prodigieux : il témoigne aussi avec une sincérité inédite, de l'amitié exceptionnelle qui unissait le musicien à sa protectrice la Reine Caroline.*

De prime abord, le coloris particulier de l'orchestre se distingue dès le début du HWV 260 *Coronation Anthem* pour le roi Georges II) : mélange habile de raffinement pastoral et majestueux (William Christie dose astucieusmeent hautbois et trompettes) créant le cadre d'une cérémonie de réjouissance qu'aucune entrave malgré le décorum requis, ne vient alourdir ni emplomber : c'est solennel sans être compassé ; vivant et naturel mais toujours recueilli. Le chœur est d'une cohérence festive et affûtée, à l'articulation souple, naturelle et lumineuse, celle des Arts Florissants, référence chez Handel

depuis 30 ans à présent, grâce à la ferveur de leur chef fondateur William Christie. Ferveur attendrie de vrais bergers presque alanguis du 2 *(Exceeding glad shall he be of thy salvation…*) : en fait ce sont les croyants sereins, presque transfigurés par la grâce qui leur est faite par l'obtention de leur salut : tout tend ici vers la lumière croissante (et l'élévation d'une bienheureuse humanité resplendissante de joie partagée, celle du couronnement d'un être irradié lui aussi par la bienveillance du Seigneur). » Bill » révèle ce génie poétique de Handel capable de transformer un événement dynastique en exaltation poétique, en cohésion fraternelle et fervente dont la sincérité nous touche immédiatement.

Plus cérémoniel encore sur le papier, le **Te Deum HWV 280** auquel William Christie sait pourtant préserver l'enveloppe intimiste et remarquablement individualisée de l'expression.
La Reine Caroline (Queen Caroline, Caroline d'Ansbach) ne fut pas seulement une protectrice avisée, au goût sûr, bienveillante pour le compositeur officiel d'alors : Handel. Elle fut surtout une proche et une amie, relation exceptionnelle qui relie l'artiste et le politique en un regard commun, une sensibilité singulière et profonde, vécue en miroir par deux âmes esthètes et exigeantes. Le programme de ce disque nous dit cette entente remarquable qui renforce la qualité de la souveraine, femme de goût et de lettres, à la sensibilité rare qui entretient une correspondance avec Leibniz… Evidemment Handel devait beaucoup l'admirer.

Cela s'entend évidemment dans les pièces rassemblées par William Christie dans ce second disque Handel (le précédent ***Belshazzar*** avait même inauguré la collection discographique nouvelle, coffret Belshazzar 2012, également « CLIC de classiquenews). Ici les qualités du continuo fervent et d'une souplesse élégante se distingue spécifiquement (second épisode du Te Deum où le clair ténor de **Sean Clayton** et la basse de **Lisandro Abadie** articulent l'hymne admiratif du texte pour le

Christ). Ce Te Deum déploie à l'orchestre un tapis instrumental subtilement caractérisé où chaque voix soliste s'inscrit avec la précision et l'éclat d'un gemme : William Christie en fait une châsse brillante par le raffinement de son travail d'orfèvrerie. L'ensemble éblouit par sa lumière intérieure partagée par les 3 solistes masculins, le chœur et surtout l'orchestre d'une vivacité attendrie, majestueuse, éclatante. Événement politique oblige, le Te Deum est un acte collectif où la prière individuelle qui s'incarne dans la voix des solistes exprime surtout la ferveur tendre des commanditaires (très belle prière de *Vouchsafe O Lord…* dont le timbre pur et inspiré du contre ténor **Tim Mead** semble concentrer le sentiment de béatitude intime). Là encore un hommage rendu par Haendel à ses patrons, à sa remarquable protectrice Caroline.

Sincérité du Handel funèbre…

Le clou du programme demeure évidemment, l'instant d'ample déploration funèbre du **Funeral Anthem pour la Reine Caroline (HWV 264)** : la retenue et le recueillement intérieur distillés par le fondateur des Arts Florissants soulignent la profondeur accablée de la partition handélienne. Tout y est subtilement énoncé au diapason de la pudeur et d'un sentiment sincèrement recueilli, celui d'un musicien qui a perdu son *amie*. L'excellente prise de son, restituant et la résonance de l'église et la précision fruitée et ronde des instruments accordés aux voix du chœur, renforce l'impact émotionnel de cette spectaculaire réflexion sur le mort. C'est un *momento mori* traversé de visions hautement théâtrales propre à

l’esthétique baroque, mais aussi enrichi de sublimes et fulgurants accents émotionnels. La prouesse des choristes n’est pas mince : les spectateurs auditeurs des concerts de la tournée (dont la salle Pleyel en novembre 2013) ont pu le mesurer jusque dans le placement des chanteurs : Bill mélange chaque voix, décloisonnant le son par pupitre, opérant un scintillement inédit des timbres où chaque chanteur défend sa partie en soliste.

Un travail prodigieux sur l’articulation et la projection du texte choral. L’individualisation et la cohésion font la force de cette lecture, à la fois lamentation collective et acte de tendresse personnelle. La grandeur et la sincérité s’y déploient avec une grâce et une plénitude peu commune (section finale du chœur initial *The ways of Zion do mourn…* où pèse le ressentiment partagé du deuil sur le mot « *sikh* / soupire »). Le refrain choral « *How are the mighty fall’n!* » énoncé à trois reprises (et à chaque fois de façon diférente) comme un motif obsessionnel et terrifiant, incarne comme un cri à peine couvert, l’effroi de la mort : voix éperdues, démunies auxquelles répondent les cordes amères et comme paniquées (quel art de la part de William Christie) ; deux registres se côtoient alors : la volonté de recul face à la douleur profonde (solennité et grandeur du premier chœur), et le désespoir franc, immaîtrisé (expression sans masque d’un deuil atroce) : soit l’équivalent du transi et du gisant légués par la statuaire de la Renaissance. Les textes intercalés regrettent la noblesse de celle qui est trépassée, brossant un portrait d’une douceur inédite jusque là pour une musique funèbre (plage 15 : *When the ear heard her...*) ; autant de pudeur évocatrice ne peut s’expliquer sans l’attachement du compositeur à sa protectrice. L’enchaînement avec le chœur de déploration n’en est que plus violent. Le geste du chef et la réalisation des interprètes produisent une fresque saisissante par son humanité, sa retenue, son élégance, tout en soulignant la progression ténue du plan poétique : solennité, affliction désespérée puis dithyrambe attendri, enfin béatitude et

apothéose pour la défunte Caroline.
Jouant constamment entre la grandeur et la sincérité, l'effroi et la pudeur, William Christie réussit le dramatisme et la profondeur d'un programme qu'on aurait estimé de l'extérieur : cérémoniel et convenu. Il n'en est rien grâce à l'approfondissement très fin d'un chef articulé, véritable alchimiste du verbe déclamatif, introspectif, murmuré (raffinement ciselé de la coupe linguistique et du continuo enveloppant de l'épisode – plage 19-, où tout bascule de l'affliction à la certitude nouvelle et lumineuse : *The righteous shall be had /* Le juste sera tenu…). Alors se dessine concrètement l'éclat de l'apothéose (*And the wise shall shine…*). Wiliam Christie confirme indiscutablement ses affinités avec les champs handéliens, sachant toujours préserver la justesse du geste, la profondeur et la cohérence de l'intonation dans une musique qui sans lui, sonnerait ailleurs creuse et grandoliquente (dernier soupir murmuré de la conclusion conçue comme une dernière nouvelle aurore plutôt qu'une célébration appuyée). Soulignons l'excellence des choristes des Arts Florissants, cœur ardent, à l'intensité collective d'une bouleversante sincérité. Voilà une maîtrise et une maturité grâce auxquelles ce Handel aussi juste partage avec son contemporain JS Bach, la même profondeur, une même irrésistible vérité.

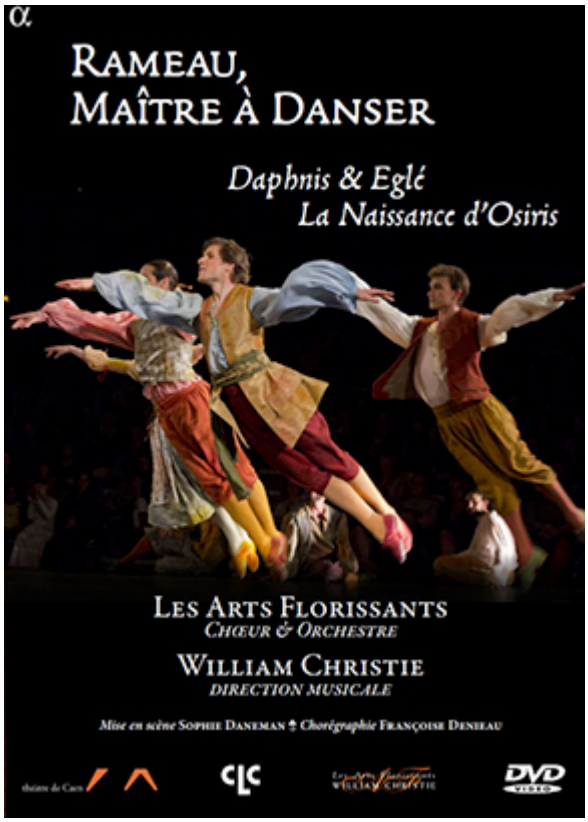
Handel : Music for Queen Caroline. The King shall rejoice, Coronation anthem HWV 260. Te Deum in D Major « Queen Caroline », HWV 280. The Ways of Zion Do Mourn « Funeral Anthem for Queen Caroline », HWV 264. Tim Mead, Sean Clayton, Lisandro Abadie. Les Arts Florissants. William Christie, direction. Durée : 1h12mn. Enregistré à Paris, en novembre 2013. 1 cd Les Arts Florissants, William Christie Éditions.

Durée 1h12mn.

Au concert / At the concert… Un texte inédit par Douglas Kennedy. Comme à son habitude, le nouveau label de William Christie édite aussi en complément du cd, une nouvelle inédite commandée à un écrivain. Avec *Music for Queen Caroline*, l'éditeur publie en un livret spécifique **Au concert de Douglas Kennedy** : à New York, une américaine et son compagnon assiste au concert des Arts Florissants (même programme que le cd). L'héroïne de ce court texte remarquablement écrit, évoque sa vie, ses relations amoureuses, sa situation intime, ses parents dont le souvenir se confond avec la musique funèbre de Haendel. Passionnant. L'un des meilleurs textes édités aux côtés de ceux précédents signés René de Ceccaty (CD « Mantova » : Livres IV,V,VI de Monteverdi), Jean Echenoz (A Babylone – Belshazzar de Handel)…

DVD événement. Rameau, maître à danser par William Christie (1 dvd Alpha)

DVD. Rameau, maître à danser : Daphnis et Eglé, La naissance d'Osiris (William Christie, Les Arts Florissants, 1 dvd Alpha). Pour l'année Rameau 2014, son plus fervent et convaincant champion, **William Christie et ses Arts Florissants**, surprennent là où nous ne les attendions pas : ni tragédie lyrique ni grand ballet mais deux pièces intimistes, des opéras miniatures dont le charme et la légèreté nous sont astucieusement restitués par un » Bill » plus inspiré que jamais. Les deux actes de ballet sont même astucieusement reliés l'un à l'autre en une totalité musicale, dramatique, dansante d'une belle cohérence. Ce dvd réalisé à Caen en juin dernier (2014), confirme les impressions vécues sur le vif et dont témoigne aussi notre compte-rendu complet rédigé au moment de la création de la production événement : LIRE Rameau, maître à danser par William Christie et Les Arts Florissants, nouvelle production pour l'année Rameau 2014. Pour faire simple et court, Bill renoue avec la réussite de son enregistrement récent, **Le jardin de Monsieur Rameau** : même école de la grâce collective, même orchestre ciselé, taillé et assoupli au diapason de la tendresse la plus allusive… Au XVIIIè, la France de Louis XV sait s'alanguir des délices tendres et sensuels de divertissements délicieusement aimables. C'est évidemment le cas de ces deux actes de ballet : *Daphnis et Eglé* puis *La naissance d'Osiris*-, dont Rameau revivifie la tension dramatique grâce au seul génie de sa musique que Bill divin interprète dans ce répertoire, rétablit dans son raffinement tendre le plus enchanteur. En musicien savant et lettré respectant la tradition de la cour de France, le compositeur ajoute le ballet, c'est à dire cette » belle



danse » que la chorégraphe complice, **Françoise Denieau** aborde avec une verve rafraîchissante au diapason d'une mise en scène subtile et très précise (signée de l'ex chanteuse **Sophie Daneman**) dans l'esprit d'une troupe de comédiens dont le jeu collectif apporte une cohérence imprévue entre les deux divertissements.

Rameau enchanté

Pour illustrer notre enthousiasme, ne prenons que l'exemple du premier ballet : le plus enchanteur à notre avis : **Daphnis et Églé.** Les pas des danseurs se mêlent astucieusement au mouvement des acteurs chanteurs plutôt à l'aise sur la scène du Manège de la Guérinière spécialement aménagé pour l'occasion. Le principe est séduisant : il rappelle que sous Louis XV nombre de spectacles ne disposaient pas d'un théâtre en dur mais étaient accueillis dans le théâtre du Manège de la Grande écurie à Versailles : un esprit « tréteaux et troupe de comédiens » que le regard et la conception de Sophie Daneman ont su magnifiquement exploiter dans la réalisation de ce spectacle nouveau signé Les Arts Flo.

La délicatesse des sentiments abordés, – amitié / amour -, s'accorde au raffinement de l'orchestre. Tout y est aimable entre les bergers radieux et souriants, Eglé et Daphné jusqu'à la scène du temple où le ministre des autels exprime le courroux des dieux en un éclair et un tonnerre opportuns, superbe coup de théâtre faisant rupture avec l'harmonie idyllique qui avait cours depuis le début : ces deux bergers là ne s'aiment pas comme des amis, ils s'aiment d'un amour véritable. Révélés à eux-mêmes, Daphnis et Eglé peuvent enfin s'exprimer librement non sans avoir auparavant dit leur désarroi. Sincères, justes, d'une pudeur continûment préservée, les interprètes joignent leur élégance tendre au chant de l'orchestre enchanteur dont le pastoralisme final affirme son indéniable tendresse. Il revient à William

Christie d'exprimer pas à pas ce glissement poétique, de l'amitié à l'amour, en une direction vive et mesurée, fine et délicate, mais souple et vive, en autant de nuances suavement réalisées : l'aveu de Daphnis troublé comme Églé, tous deux démasqués par Cupidon lui-même est un grand moment de pureté émotionnelle. Plus de masques ni d'identité feinte alors, mais le jaillissement saisissant d'un sentiment pur qui passe évidement par chant, la musique puis la danse, idéalement accordés.
Le raffinement et l'élégance du chef, le soutien des instrumentistes tout en accents murmurés et finement nerveux qui découlent de sa direction souple et onctueuse, l'accord des danseurs, le chant fin et subtile des deux protagonistes (**Elodie Fonnard** et **Reinoud van Mechelen** : deux lauréats du Jardin des Voix et depuis lors associés aux grands projets de la famille des Arts Flo), l'unité scrupuleuse de la mise en scène composent le plus tendre tableau ramélien : une pastorale à la Boucher, aux vives couleurs d'un Frago, auxquelles le chef subtil esthète, ajoute aussi en facétieux connaisseur, des touches plus nuancées et palpitantes – vaporeuses -, … à la façon de Watteau (musette conclusive).
C'est dire combien le Rameau des Arts florissants sait scintiller et charmer par cet équilibre constant entre la vie et l'élégance. L'enchaînement dernier est un festival de séquences d'un exquise intelligence : l' air » *Oiseaux, chantez* » entonné par Daphnis amoureux qui rappelle ce sentiment enivré de la nature que sait affirmer Rameau jusque dans ses plus grandes tragédies (*Rossignols amoureux* d'Hippolyte et Aricie de 1733), synthétise la perfection d'un art savant qui sous la direction de Bill, sait pourtant nous toucher par son infinie tendresse. L'orchestre regorge de teintes amoureuses et enivrées : une prouesse dont William Christie est décidément le seul à détenir le secret. La pantomime amoureuse espiègle et suave, qui prolonge le solo de Daphnis ajoute encore à la totale réussite de l'ensemble. On n'en attendait pas moins des Arts Flo en cette année Rameau 2014 : sur le mode léger, badin, le geste est touchant, la

sensibilité des Arts Flo, délicieusement bouleversante. Superbe apport du plus grand ramélien actuel. Courrez voir et écoutez ce Rameau enchanteur parmi les dates et les lieux de la tournée de cet automne (dont **les 21 et 22 novembre à la Cité de la musique à Paris**)…

Tournée de Rameau, maître à danser
Daphnis et Eglé, la Naisance d'Osiris

Philharmonie de Luxembourg
le mardi 4 novembre 2014 à 20h

Théâtre Bolchoï de Moscou
les jeudi 6 et vendredi 7 novembre 2014 à 19h

Opéra de Dijon
le vendredi 14 novembre 2014 à 20h

Barbican Centre de Londres
le mardi 18 novembre 2014 à 19h30

Cité de la musique à Paris
les vendredi 21 et samedi 22 novembre 2014 à 20h

Vidéo, reportage. CD. MANTOVA : Livres 4,5,6 de madrigaux de Monteverdi par Paul Agnew et Les Arts Florissants



CD événement. Prolongement d'une tournée internationale, le CD **MANTOVA** (Mantoue) est **le volume II de l'intégrale des Madrigaux par Les Arts Florissants et Paul Agnew**. Le programme enregistré offre un florilège des plus beaux Madrigaux composés pour les Livres 4,5 et 6 par le compositeur baroque né à Crémone et qui fut aussi avant Venise, le créateur le plus doué de la Cour de Vincent de Gonzague à … Mantoue. Vertiges, éclats entre ombre et lumière d'un nouveau scintillement émotionnel. Le jeune compositeur réalise une alliance inédite, convergence et dialogue, entre climats sonores et images poétiques. Il sublime les accents sincères du texte en ciselant l'écriture musicale : la sensualité souveraine, non dénuée d'humour, démontrent une connaissance aiguë de chaque poème, et sa propension à établir de nouvelles situations dramatiques.

Fidèle à la ligne éditoriale du nouveau label des Arts Florissants (qui mêle musique et littérature), le coffret comprend la collection de madrigaux mais aussi un texte inédit du romancier et écrivain **René de Ceccatty** : *La Sibylle ou la chambre des illusions*, claire référence à la chambre des époux décorée par Mantegna dans le palais ducal de Mantoue. Les 2 autres coffrets cd à venir : CREMONA (vol.I) puis VENEZIA (vol.III) comprendront également une nouvelle inédite du même auteur.

Reportage vidéo : pourquoi Paul Agnew et les solistes des Arts Florissants ont choisi cette collection de pièces d'une fascinante expressivité? C'est pour le chef associé des Arts Florissants, aux côtés de William Christie, un retour à la source primordiale de l'esthétique baroque, une immersion dans l'antichambre des grandes réalisations musicales, dramatiques et lyriques : déjà dans **les Livres 4,5 et 6, Monteverdi** opère une révolution esthétique où la note articule le verbe, où le chambrisme puissant et élégant des interprètes éclaire toutes les nuances poétiques du texte du Tasse ou de Guarini :

Monteverdi accompagne la musique dans son passage de la Polyphonie au sentiment dispersé (aux voix multiples) à la passion individualisée (incarnée par un seul chanteur et désormais, dans le lIvre V, sur un tapis instrumental)… Reportage vidéo CLASSIQUENEWS.COM 2014. Le cd est paru le 7 octobre 2014

CD, annonce. MANTOVA : Livres IV,V, VI des madrigaux de Monteverdi. Les Arts Florissants, Paul Agnew. Parution le 7 octobre 2014



CD. Mantova : Livres IV,V,VI de madrigaux de Monteverdi. Les Arts Florissants, Paul Agnew. Paru le 7 octobre 2014. Après avoir donné en concert, les Livres I,II,III,IV, V et VI de Madrigaux de Claudio Monteverdi, **Paul Agnew, chef associé des Arts Florissants** fait paraître (enfin) le premier volume d'une trilogie discographique dédiée naturellement au Monteverdi madrigaliste. Le premier volume intitulé « **Mantova « (Mantoue)** est paru ce 7 octobre 2014 ; il offre **un florilège des madrigaux des Livre IV, V et VI**. Le sujet est captivant : le choix des pièces ainsi enregistrées accompagne l'une des révolutions les plus décisives de

l’histoire de la musique en Europe ; il suit les évolutions stylistiques de la Renaissance au Baroque, des entrelacs polyphoniques aux vertiges passionnels de la monodie nouvelle (Secunda prattica), quand Claudio, entre Crémone et Mantoue, avant Venise, élabore sa propre langue dramatique, accordant comme nul autre avant lui, verbe poétique et harmonie sensuelle. Peu à peu se précise un chant de plus en plus incarné au service du texte : si les Livres IV et V (édités à Mantoue en 1603 et 1605) appartiennent encore à l’esthétique de la Renaissance (certes colorée par les ultimes recherches expressives modernes liées à la Cour du Duc Vincent de Gonzague à Mantoue), le Livre VI édité en 1614, montre l’accomplissement de l’écriture montéverdienne dans le domaine opératique car les madrigaux édités, y sont contemporains des opéras Orfeo (1607) et Arianna (1608).

Mantova : le premier volume de l’intégrale des Madrigaux de Monteverdi par Paul Agnew et Les Arts Florissants



Le Livre VI marque ainsi le partage des eaux, entre Renaissance et Baroque, avec l’usage des instruments qui libérant les voix, permettent l’individualisation très forte de l’écriture : le secunda prattica est née alors avec le principe de l’écriture

monodique, impliquant la basse continue. Paul Agnew s'inscrit comme un interprète de choix au service d'une odyssée vocale (et instrumentale) passionnante. Chanteurs parmi ses pairs, le ténor éclaire la pureté expressive du madrigal : il a réuni un ensemble de chanteurs soucieux de l'écoute, défenseurs d'une prosodie flexible et précise, ciselant chaque figuralisme poétique.

Le coffret s'annonce comme le miroir fidèle et la synthèse de l'intégrale madrigalesque en cours donnée en concert. Paul Agnew et les chanteurs et instrumentistes des Arts Florissants poursuivent en 2015, leur épopée proposant les ultimes Livres VII et VIII.

Un cd, un texte inédit. Comme c'est le cas des premiers albums sous étiquette du propre label des Arts Florissants (Les Arts Florissants Éditions), l'album Mantova est accompagné d'un texte inédit signé **René de Ceccatty** (qui a écrit aussi les deux autres textes des volumes à paraître : Cremona, puis Venezia) : en une mise en perspective des madrigaux montéverdiens et d'un texte littéraire, le nouvel album offre à l'auditeur / lecteur, l'occasion d'approfondir sa propre expérience des Madrigaux de Monteverdi grâce à la lecture complémentaire d'une nouvelle inédite (« *La Sibylle et la fresque des illusions* », commande des Arts Florissants) dont les éléments narratifs s'inspirent de l'écriture musicale montéverdienne : René de Ceccatty y brosse le portrait d'une femme écrivain qui dévoile au crépuscule de sa vie, le secret amoureux qui l'a hanté sa vie durant et dont les madrigaux portent comme l'essence, le souvenir crypté. Le propre du texte est de préserver la brûlante force d'évocation du verbe et de la prose musicale, toute leur puissance émotionnelle comme si la voix multiple des chanteurs diffusait l'intensité intacte d'un sentiment primordial, originel, précieusement caché.

Prochaine critique complète du **cd MANTOVA par Paul Agnew et Les Arts Florissants**, à venir dans le mag cd de

classiquenews.com

Lire aussi les critiques des albums déjà parus aux Éditions Les Arts Florissants : **Belshazzar**, **Le Jardin de Monsieur Rameau**, 2 albums élus « CLIC » de classiquenews

